

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7 h du matin, Midi, 5 P. M., 8 P. M.) and Temperature (24, 27, 27, 25).

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 4 juin.—Indications pour la Louisiane: Temps — beau vendredi; en partie couvert samedi avec averses dans la partie ouest; légers vents d'est à sud.

LA RENAISSANCE

—DE LA— Nouvelle-Orléans.

La Nouvelle-Orléans vient de faire une magnifique campagne d'hiver, la plus brillante, la plus fructueuse que nous lui connaissions depuis les temps troubles de la Confédération et les tristesses de la Reconstruction. Ce retour vers la prospérité et la paix ne date pas d'hier; il a commencé depuis plusieurs années, gagnant chaque jour de terrain, et ce qui frappe tout d'abord dans cet heureux renouveau, c'est que à mesure que la prospérité renaissait et les étrangers revenaient, la période d'activité se prolongeait, en même temps qu'elle gagnait en intensité. De telle sorte que nous la voyons s'étendre peu à peu et prendre une bonne partie de l'année.

Il n'y a pas longtemps encore, cette campagne ne durait que quelques semaines. Pour un bon nombre d'étrangers même ce n'était qu'une affaire de quelques jours. Les temps sont bien changés. Ce n'est plus pour une huitaine ou une quinzaine que nous voyons affluer les étrangers, mais pour des mois entiers. L'hiver même ne suffit plus à nos visiteurs; ils empiètent sur l'automne et nous arrivent plus tôt qu'à l'ordinaire, comme pour prendre un avant-goût des plaisirs de l'hiver et, l'hiver passé, ils restent parmi nous pour jouir des délices du printemps.

En fait, nous les voyons nous arriver presque dès les premiers jours de l'automne. Nous voici en plein printemps, et nous les retrouvons encore parmi nous; quelques-uns même arrivent encore pour animer nos rues, pour peupler nos hôtels et nos rendez-vous de plaisir. Ils auraient, à la rigueur, un grave reproche à nous faire; c'est que la place leur manque un peu parmi nous et qu'ils se trouvent à l'étroit dans nos hôtels et dans nos maisons de pension.

La est notre défaut, en effet; nous nous entendons admirablement à attirer les gens chez nous, mais nous ne savons pas assez les retenir, en leur fournissant tout le confort désirable. Il y a là pour nous un grand devoir à remplir. Les Américains portent partout avec eux leur esprit de calcul; ils ont cherché à se rendre compte des progrès que nous avons faits dans nos campagnes d'hiver et, d'après le terrain que nous avons gagné depuis dix à douze ans, ils ont supputé celui que nous ferons dans l'avenir. Il doit y avoir, suivant eux, une augmentation de vingt-deux pour cent, au bas mot, dans le nombre d'étrangers qui doivent nous arriver l'automne prochain. Or, si cette an-

née, la place manquait, que sera-ce donc, à la fin de l'année actuelle, alors que le chiffre de nos visiteurs aura considérablement grossi? Les autorités municipales qui dirigent nos affaires avec tant de zèle et d'intelligence, les membres de l'Union Progressiste qui apportent tant de patriotisme lout parfaitement compris. Des le premier jour, le maire s'est mis à l'œuvre de salut et l'on sait avec quel entrain, avec quelle sûreté de coup d'œil, il dirige les entreprises de ce genre. Avec un pareil chef nous sommes d'avance assurés du succès. A cet égard le passé nous répond de l'avenir.

Il est, d'ailleurs, merveilleusement secondé par l'Union Progressiste, qui ne lui a rien prouvé de l'intelligence et l'activité. Il nous fait un vaste Auditorium; nous l'aurons. Il nous fait de grands hôtels; nous les aurons. Il nous fait tout un ensemble de rues, de trottoirs, de voies de communication saines, propres et débarrassées de toutes les obstructions qui gênent la circulation; nous aurons tout cela; nous le pouvons et nous le voulons.

Toute la question pour nous est d'arriver à temps et de ne pas déceper nos visiteurs. On l'a compris en haut lieu et l'on s'est immédiatement mis à l'œuvre, sans perdre une minute. Tout nous favorise en ce moment; nous avons pour nous le ciel et les hommes. Ne laissons pas échapper la fortune alors qu'elle vient à nous spontanément.

Saisissons-la au passage, et la réussite est certaine.

Convention Républicaine de l'Ohio.

PLATEFORME DU PARTI.

Le général Charles Dick, président du comité des résolutions, a présenté un rapport important dont nous donnons ici les passages les plus intéressants.

La plateforme débute par un brillant éloge de l'administration républicaine et des résultats qu'elle a obtenus. C'est grâce à ce parti, dit-elle, que l'Ohio doit de s'être placé au premier rang parmi les Etats qui forment aujourd'hui la première nation du monde.

La plateforme recommande tout d'abord au corps électoral le président Roosevelt qui, par sa fidélité aux principes du républicanisme, et par les capacités dont il a fait preuve pendant son administration, s'est conquis la confiance de toutes les populations. Il se présente maintenant aux électeurs de l'Etat, soutenu par des hommes tels que Foraker et Marcus Hanna, qui conservent sous lui la direction des affaires de l'Etat.

L'Ohio est à l'heure qu'il est plus prospère qu'il n'a jamais été. Il a pu éteindre sa dette, grâce à l'esprit d'économie qui inspire ses gouvernants. Aussi ses corporations réclament-elles l'allègement des charges qui pèsent sur elles.

La plateforme réclame également de grandes améliorations dans les voies de transport par terre et par eau. Les progrès qui se sont opérés sous ce rapport sont dus aux efforts du parti républicain.

Passant ensuite à la question des Philippines, le rapport félicite le parti au pouvoir des améliorations qui se sont produites

dans nos relations avec ces îles, et de la réduction de l'armée d'occupation. Tous ces progrès sont dus à l'habileté, au dévouement de l'illustre enfant de l'Ohio que l'on appelle le général W. Taft.

Sous les présidents McKinley et Roosevelt, l'Union est devenue la grande nation pacifique du monde. Dans la prodigieuse extension de notre commerce sur toutes les terres.

Revenant aux questions intérieures, la plateforme fait l'éloge du système protectionniste si constamment suivi, si heureusement appliqué par le parti républicain, auquel, dit le rapport, nous devons d'être actuellement la plus grande nation industrielle des deux hémisphères. Gardons-nous de la politique libre-échangiste du parti démocrate. Elle a failli ruiner l'Union.

La plateforme de l'Ohio s'oppose vivement aux monopoles, aux combinaisons qui ont pour but de concentrer l'industrie et le commerce en quelques mains au dépens de la masse des populations productrices et consommatrices.

Le parti républicain a trouvé le moyen de mettre ordre à cet excès et la justice peut impunément frapper les coupables. Après avoir fait de notre système de banques un éloge bien mérité, la plateforme déclare que, depuis qu'il existe, le parti républicain de l'Ohio est resté fidèle aux grands principes de la liberté religieuse et politique, à l'Union restée indestructible malgré les attaques dont elle a été l'objet et au maintien de la justice et des franchises électoraux qui, si elles étaient diminuées dans un Etat, y entraîneraient fatalement une diminution correspondante de la représentation de cet Etat dans le Congrès.

C'est ainsi que se termine cette plateforme, à laquelle on pourrait justement appliquer ces mots d'un célèbre latin: in cauda venenum, à la queue le venin.

Un nouveau fusil.

On écrit de Brest que M. Taratte, ouvrier mécanicien à bord du "Courbet", vient de terminer les plans d'un nouveau fusil à magasin à l'usage des troupes. Le magasin est pratiqué dans la crosse et peut contenir 20 ou 24 cartouches Lebel, suivant la grosseur de la crosse. Ce nouveau système de répétiteur modifie totalement le mécanisme du chien, de l'augel et de la gâchette.

Les plans ont été envoyés au ministre de la marine, qui a demandé un supplément d'information à M. Taratte.

UN CŒUR MUSICAL.

Le professeur Reitter, de Vienne, a récemment présenté à la société de médecine interne de la ville une femme fort étrange. Elle possède un cœur musical.

Depuis quatre ans, elle souffrait de sérieuses palpitations. Un beau jour, elle perçut un son élevé et harmonieux qui semblait s'exhaler de sa poitrine. Bientôt un bruit put être entendu des personnes qui l'entouraient. Aujourd'hui il est devenu encore plus aigu et plus fort et ressemble à une voix humaine qui chauterait sur deux notes avec monotonie, mais non sans charme.

Ce son est produit par une malformation des valves qui entrent en vibration à chaque battement du cœur.

LE Clairon de Malakoff

Ils étaient quatre, qui s'étaient bien battus: Martines, Auzole, Bodaud et Grison. Les deux derniers survivaient seuls; Bodaud est casernier à Soissons; Grison, plus jeune de deux années que son camarade, est pensionnaire des Invalides.

Les vieux Criméens, dont le banquet annuel a eu lieu ces jours derniers, en évoquant le glorieux souvenir de la prise de la tour de Malakoff, ont conçu le projet de reconstruire, au printemps prochain, la fameuse tour, pour donner dans ce décor une fête où Russes et Français fraterniseraient le verre en main. Une visite au clairon Grison a été faite par un rédacteur du "Petit Bleu".

A la grille principale, nous demandons à un invalide de vouloir bien nous dire si M. Grison est présent.

—Grison, c'est moi, nous répond le vieux brave.

Il nous fait entrer dans le poste de la conciergerie, s'assied en face de nous, pose délicatement sa pipe sur une table et répond à nos questions avec abondance et une extraordinaire précision de mémoire.

—Je n'étais pas au banquet des Criméens, nous dit-il, parce que je souffrais trop de la blessure que j'ai reçue à Solferino; cette maudite balle qui m'a traversé la joue gauche a démolí mon maxillaire supérieur; les nerfs ont été atteints; cela m'occasionne des douleurs très vives. Pour le reste, ça va encore, j'ai bon pied, bon œil.

Et le vieux zozave redresse son buste où brille la médaille militaire, la médaille coloniale avec agrafe; Algerie; les médailles de Crimée et d'Italie. Il n'est guère besoin de questionner beaucoup Grison; le seul nom de Malakoff lui fait revivre ce glorieux exploit de sa jeunesse.

—Bodaud et moi, nous dit-il, ne nous sommes jamais perdus de vue. Parisiens tous les deux nous avons joué ensemble tout petit; on s'est retrouvé au ler zouaves, dans le 2e bataillon, puis en Afrique et en Italie. Le jour de Malakoff, on nous avait défendu de sonner du clairon avant midi. C'est à cette heure-là que l'ordre de monter à l'assaut a été donné. Nous étions en première ligne de la division Mac Mahon, c'est le colonel Colliot qui nous commandait. On n'a pas été long à sortir de la tranchée qui nous abritait pour monter à l'assaut; Dame! monsieur, il fallait aller de l'avant ou laisser sa peau, car les Russes nous envoyaient une grêle de balles.

—Quand on a été de l'autre côté du mur, vous pensez si nous étions sonnés la charge avec férocité.

—En une demi-heure, la fameuse tour était prise. Je vois encore le sapeur Monton et Liot, porte-fanion de Mac Mahon; il se trouvait à côté d'un tambour qui lui a été enlevé par un boulet.

—Mon camarade Bodaud a ramassé la caisse et a continué à battre la charge; ah! c'était un rude homme!

Le brave Grison semble avoir pour son ancien compagnon d'armes une profonde admiration.

à Malakoff, un officier russe blessé demandait à boire: Bodaud lui passe son quart, le prince boit (c'était un prince), nous l'avons appris quand il a été mort et récompensé Bodaud en lui donnant sa montre, une belle montre en or.

—Le soir, l'adjudant a donné 500 francs à Bodaud en échange du bijou, nous avons pu pour 90 francs de champagne.

Et le père Grison nous parle encore de son ancien camarade: —Si l'on organise une fête en souvenir de l'assaut de la tour Malakoff, Bodaud pourra peut-être encore sonner du clairon; moi, je ne peux plus à cause de ma blessure; cela n'empêche qu'il me sera agréable de revoir les vieux de ce temps-là. Il en meurt beaucoup depuis quelque temps: nous ne sommes plus qu'une quinzaine de Criméens.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Les attractions au West End se succèdent et se multiplient avec une rapidité et un bonheur étonnants. C'est actuellement la brillante et séduisante Fio Adler qui est la favorite du public; elle obtient les plus éclatants succès. Puis viennent les deux fameux gymnastes Sanson et Dalia, qui accomplissent de véritables prodiges.

Mais c'est surtout l'orchestre militaire de Armand Veazy—un enfant du pays—qui a gagné les faveurs du public.

Le programme d'hier soir était on ne peut plus varié, on y voyait figurer les noms des plus célèbres compositeurs.

Les soirées d'amateurs attirent toujours la foule.

Les derniers jours de Pompéi

Ce qui prouve le succès prodigieux du spectacle "The Last Days of Pompeii" au Parc Audubon, c'est que la direction a été obligé d'augmenter de plusieurs centaines les sièges destinés au public.

A ce spectacle est venu s'ajouter encore d'éblouissants feux d'artifices qui représentent les chutes du Niagara. Aussi la foule se porte-t-elle de plus en plus au Parc Audubon, et il en sera ainsi jusqu'à la dernière représentation.

PARC ATHLETIQUE.

A "La Mascotte" viennent de succéder hier soir "The Chimes of Normandy" (Les Cloches de Corneville), opéra bouffe qui est tout à la fois d'une étourdissante gaieté et profondément dramatique; acteurs et chanteurs y peuvent déployer leurs talents divers et ils ont su en profiter.

"The Chimes of Normandy" ont été enlevés avec beaucoup d'entrain. La semaine finira d'une brillante façon, comme elle a commencé.

Il y aura, ce soir, foule au Parc Athlétique.

ESPRIT DES AUTRES.

Cabotons ne cesse de rappeler son fameux duel—imaginaire—sans témoins, à son ami, dans une forêt.

—Et, lui demandant, comment vous éclairiez-vous? —Té: avec les étincelles qui jaillissaient du choc des épées!

Dans une école américaine. Le maître demande: —Quel est le premier homme? —C'est Washington, répond un élève.

—Vous vous trompez, mon petit ami, c'est Adam.

DEPECHEES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Traité commercial.

New-York, 4 juin.—Il est officiellement annoncé, dit une dépêche de Rio de Janeiro au "Herald", qu'un traité commercial devant être signé par les Etats-Unis et le ministre des affaires étrangères contiendra des clauses réduisant beaucoup les droits sur la farine américaine au Brésil.

Feux de forêts dans l'Etat de New York.

New York, 4 juin.—Des feux de forêts font des ravages dans Long Island. Au sud, entre Ellenville et Eastport, et dans le voisinage de Central Islip les bois sont détruits sur une étendue de plusieurs milliers d'acres.

Des dépêches de divers points du nord de l'Etat établissent que de nouveaux feux de forêts ont éclaté dans les montagnes.

La fumée et la cendre sont la cause de l'aspect particulier de l'atmosphère aujourd'hui à New York.

Le soleil était obscurci comme par une épaisse buée, et une acre odeur de bois brûlé pénétrait l'air.

La fumée suspendue sur la rivière et le port a quelque peu entravé le trafic.

Mortellement blessé par son cheval.

New York, 4 juin.—Pendant que le jockey Bullman, qui était engagé pour monter McChesney dans le National handicap de Chicago, faisait la toilette de son trotteur, The Raven, un cheval de prix, aujourd'hui à Sheephead Bay, l'animal l'a attaqué des pieds et des dents et l'a si grièvement blessé qu'on désespère de la vie du malheureux jeune homme.

Sans la présence de Hiram Pierce, qui se trouvait dans l'écurie et qui a battu l'animal affolé avec une barre de fer, Bullman eût été tué sur la place.

Le cheval lui a arraché la chair du côté gauche et lui a lacéré la poitrine et l'épaule gauche avec ses dents. Le jockey a une côte cassée et on craint qu'il n'ait des blessures internes.

Des vivres pour les ministres de Gainesville.

Washington, 4 juin.—Le général Chaffee rapporte à l'adjudant général Corbin que l'officier envoyé à Gainesville, Georgie, dit que les habitants n'ont besoin que d'aliments, et que des rations de l'armée leur seront fournies jusqu'à l'arrivée d'autres provisions.

Lynchour condamné.

Carthage, Missouri, 4 juin.—Un blanc du nom de Samuel Mitchell, le chef du parti qui a été lynché récemment à Joplin, Missouri, le noir Thomas Gilyard, a été condamné aujourd'hui à dix ans de pénitencier.

Ordre rétabli en Colombie.

Washington, 4 juin.—Une dépêche de M. Beupre, ministre des Etats-Unis à Bogota, datée du 1er juin et reçue aujourd'hui au département d'Etat, est ainsi conçue: —Un décret lancé aujourd'hui déclare que l'ordre public est rétabli dans toute la nation.

On croit que ce décret a une portée importante en ce qui concerne le traité pendant du canal de Panama, car on suppose qu'il entraîne la suspension de l'état de siège et qu'il fait disparaître les objections à la réunion du congrès colombien.

Les fonctionnaires de Washington estiment que ce décret n'aurait pas été lancé si le gouvernement colombien ne se sentait pas raisonnablement certain de faire adopter par le Congrès le programme relatif au canal de Panama.

Grève des garçons de restaurants de Chicago.

Chicago, Illinois, 4 juin.—Les garçons, les demoiselles et les cuisiniers de plusieurs restaurants de la partie inférieure de la ville ont exécuté leur menace de quitter le travail aujourd'hui à midi.

Cent employés du restaurant Vogelsang et presqu'autant du restaurant King sont partis une demi-heure avant le "coup de feu" de midi, et leur exemple a été suivi par les employés de plusieurs autres établissements. Les propriétaires n'ont pas tenté de servir les clients.

Feux de forêts dans le Canada.

Montréal, Canada, 4 juin.—Des rapports reçus de divers points de la province annoncent que les feux font toujours rage dans toutes les directions où le pays est boisé.

Les villages d'Astor et de Forestdale ont été complètement rasés. La circulation sur le chemin de fer du Grand Trunk est entravée par la rupture de fils et la destruction de traverses près du village de Bulstrode, qui a été presque complètement détruit.

Des bourgs et des villages par centaines sont en constant danger de destruction, n'ayant aucun moyen de combattre les flammes.

Nouveaux troubles à la frontière bulgare.

Salonique, Turquie d'Europe, 4 juin.—De nouveaux troubles ont éclaté à la frontière la nuit dernière. Douze cents Bulgares ont franchi la frontière près de Djumabala. Les troupes turques ont rencontré une autre bande d'une vingtaine d'hommes au nord de Petrich.

Trois Bulgares ont été tués et les autres ont disparu dans les ténèbres.

A Salonique une cour martiale a condamné quatre Bulgares à mort.

Rapport controuvé.

Belgrade, Serbie, 4 juin.—La seule fondation au rapport annonçant que le cuisinier français du roi Alexandre s'est suicidé à la suite de la découverte d'un complot pour l'empoisonnement de la reine Draga est le fait qu'un maçon employé au palais s'est suicidé il y a une semaine à la suite d'une affaire d'amour.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

LES SIRENES

Par Jean Reibrach.

Lureau croisa d'anciens condisciples, les Guiraudet, deux frères, fils du receveur de l'entrepreneur, tous deux vêtus de même, avec une paille recherchée, gantés malgré la chaleur, dont la vie oisive s'écoulait en cercle ou dans des enlèvements de chanteuses lorsqu'une troupe descendait à Sully, en attendant

le mariage riche qui assurerait leur existence. Tous deux tenaient leur canne par le petit bout, d'un geste pareil.

Ils accordèrent un clerc un petit salut de la main condescendant.

Puis ce fut, sur l'autre trottoir, avec un masque blême de Pierrot, Vaumessil. Les autres, sans savoir pourquoi, le méprièrent. Il vivait seul, avec sa mère, ne sortant guère qu'à certaines heures. Raide, corroté, les mains derrière le dos, tendant la canne verticalement, il allait sans tourner la tête, les yeux furtifs, les cheveux raménés, séparés d'une large raie, couvant de lourdes tristesses ou ravagés d'un mal sous son masque blême.

D'autres, de plus jeunes, isolés par deux, en groupes, se montraient sans façon, en débâdant, tourmentés d'une vie exubérante. Lureau arriva des mains sans s'arrêter. En avant de lui, il apercevait Landoire, il se hâta de le rejoindre.

—Eh bien! tu sais la nouvelle? —Quelle nouvelle? demanda Landoire.

—Albert s'épouse plus Edmée.

—Ah! bah! —A ta place, reprit Lureau, je sais bien ce que je ferais! —Quoi donc? —Je la prendrais pour moi, par bien!

Le mariage riche qui assurerait leur existence. Tous deux tenaient leur canne par le petit bout, d'un geste pareil.

Ils accordèrent un clerc un petit salut de la main condescendant.

Puis ce fut, sur l'autre trottoir, avec un masque blême de Pierrot, Vaumessil. Les autres, sans savoir pourquoi, le méprièrent. Il vivait seul, avec sa mère, ne sortant guère qu'à certaines heures. Raide, corroté, les mains derrière le dos, tendant la canne verticalement, il allait sans tourner la tête, les yeux furtifs, les cheveux raménés, séparés d'une large raie, couvant de lourdes tristesses ou ravagés d'un mal sous son masque blême.

D'autres, de plus jeunes, isolés par deux, en groupes, se montraient sans façon, en débâdant, tourmentés d'une vie exubérante. Lureau arriva des mains sans s'arrêter. En avant de lui, il apercevait Landoire, il se hâta de le rejoindre.

—Eh bien! tu sais la nouvelle? —Quelle nouvelle? demanda Landoire.

—Albert s'épouse plus Edmée.

—Ah! bah! —A ta place, reprit Lureau, je sais bien ce que je ferais! —Quoi donc? —Je la prendrais pour moi, par bien!

ce n'est pas d'affaires que je vous entretiendrais. Je dépense même tout de suite ma serviette qui vous effraie, et je vous promets de ne pas l'ouvrir. Je suis venu vous parler, simplement, d'un de vos professeurs, Mlle Verneuil.

—Pardou, monsieur, demanda Mme Varin, subitement sérieuse, venez-vous au nom de Mlle Mignot?

—Non madame. —En votre nom? —Monsieur encore, madame. Je viens au nom de Mme Lantey et de Mme Vêret.

—Un industriel, n'est-ce pas M. Vêret. —Le minotier, précisa Lureau. Mme Lantey, ajouta-t-il, est la veuve du docteur, la mère de M. Albert Lantey, qui devait prendre la succession de M. Har- dy, le teneur, et épouser Mlle Edmée Vêret.

—Qui devait? —Oui madame, et si vous voulez bien vous souvenir qu'il s'agit de Mlle Verneuil, vous entre- voyez déjà l'objet de ma démarché.

—Je vous écoute, monsieur. —Tandis que Lureau exposait la situation, Mme Varin demeura immobile, sans rien laisser paraître de ses sentiments. Et lorsqu'il eut achevé, bien qu'elle eût compris l'affaire dès le début, elle lui posa quelques questions encore, pour se donner le temps de réfléchir.

—Rassurez-vous, madame, dit Lureau en souriant à son tour,

Mme Varin souffrait cruellement de l'isolement où elle se trouvait. Ambitieuse, d'ailleurs, elle était arrivée avec l'espoir d'un avancement rapide qui lui permettrait de fuir la petite ville morte, rêvant de se voir un jour à la tête d'un lycée de Paris. Et, depuis deux ans, c'était à peine si le nombre des élèves du collège avait augmenté, si bien que son administration menaçait d'aboutir à un échec, à une disgrâce peut-être. Un moment, de la présence de Marthe, elle avait conçu un espoir. Même, tout au fond d'elle, sans qu'elle osât se l'avouer, elle avait imaginé que le commandant Darley y inclinerait ses amis. Il était instruit, intelligent, très riche; pourquoi ne se plairait-il pas en la compagnie d'une femme encore jeune, jolie, comme lui intelligente et instruite? Tout un petit roman avait même un moment hanté son esprit. Mais nulle invitation n'était venue, soit que Mme Martel préférât vivre retirée, soit qu'elle eût peur de contrarier ses autres relations, et le commandant lui-même, dont elle avait attendu quelque démarche en faveur de sa protégée, ne s'était pas montré.

Un dépit lui demeurait de cette déception. Elle ne voulait pas s'y laisser aller cependant, et elle s'efforçait d'envisager uniquement de quel côté se trouvait son intérêt. Devait-elle se rendre agréable au commandant en

prenant la défense de Marthe et en favorisant son mariage avec Albert Lantey?

Ce mariage, à première vue, lui était apparu séduisant. Un écart en pouvait rejettait sur le collège. Installé dans la ville, le jeune ménage fut devenu un centre de relations, le point d'appui qu'elle cherchait en vain depuis si longtemps. Mais l'opinion de Mme Lantey enlevait à cette combinaison toute valeur. Le jeune couple quitterait le pays, ne lui serait d'aucune utilité. Mme Lantey, au contraire, demeurait, ainsi que les Vêret. C'était donc de leur côté qu'elle devait se tourner.

Ne voulait pas, pourtant, se découvrir de suite, elle répondit: —Eh bien! mais, monsieur, je ne vois dans tout ceci rien de répréhensible pour Mlle Verneuil. Moi-même, personnellement, je serais ravie de ce qui pourrait lui arriver de bien. C'est un charmant jeune fille, d'une éducation parfaite, d'une famille excellente, qui mérite certainement mieux que la situation dont le sort l'a pourvue. Et si elle n'a pas de fortune, ce serait justement d'un bon exemple qu'il se rencontrerait un jeune homme pour qui l'argent ne fût pas tout!

—N'est-ce pas, madame? approuva Lureau.

Puis, posément: —Vous avez bien raison, ou

plutôt vous auriez raison si vous pouviez vous-même vous placer au dessus de l'opinion, ou si l'opinion devait accueillir ce mariage avec des sentiments aussi élevés que les vôtres. Malheureusement, il n'en sera point ainsi. La ville, en présence du trouble jeté dans deux familles, va s'émeouvoir. On estimera peu naturel que cette jeune fille ait ainsi, d'un coup, inspiré une passion sérieuse. On verra en elle une intrigante, et le mouvement de réprobation qu'elle suscitera se soulèvera également contre le collège lui-même.

—Oh! fit d'un air insouciant la directrice, le collège en a supporté d'autres!

—Soit! Mais supposez que cette fois il se produise une plainte en règle, que les familles s'adressent au ministre de l'instruction publique?

Mme Varin ne s'émut pas. —Non, monsieur! le collège n'a rien à craindre. Et, en ce qui me concerne, je vous avouerai même que je préférerais, à cette hostilité sournoise qui nous entoure, une lutte franche, déclarée, un éclat s'il le faut. Ne croyez donc plus un seul instant que la crainte d'un scandale me pousse à intervenir. Ce serait plutôt le contraire.

—J'admire votre bravoure, madame, et je la comprends, dit Lureau en changeant de tactique. C'est pourquoi j'ai pensé que ce que vous ne ferez pas